

Livres

«L'Europe, même deux fois plus pauvre, peut accueillir deux fois plus de migrants»

Le Prix Première de la Rtbf couronne «Les Echoués» de Pascal Manoukian, grand reporter qui donne voix et visages aux migrants anonymes. *Par Sophie Creuz*

Roman

«Les échoués»

■ ■ ■ ■ □
Pascal Manoukian, Éd. Don Quichotte, 304 p., 18,90 EUR

Il a couvert tous les conflits et fut un des premiers à se rendre, en 1992, à Lampedusa. Il est aujourd'hui directeur de l'agence de presse Capa. Pascal Manoukian est passé à la fiction pour, partant des faits réels, entrer au cœur de ce qu'ils supposent. Son roman, d'une vérité urgente, bouleverse, secoue et donne vie à la tragédie des échoués. Assan, le Somalien, Virgil le Moldave, Chanchal le Bangladais fuient la violence religieuse, économique, politique, écologique. Victimes d'un désastre qui les dépassent, ignorent celui qui, ici, les attend.

Vos origines arméniennes ont-elles dicté cette attention aux survivants et à l'exode?

Certainement. Ma propre histoire manque de contours et m'a poussé à chercher celle des autres. Manoukian est un nom d'emprunt, mon grand-père l'a trouvé sur le passeport d'un mort, qui lui a permis d'entrer en France. Quant à ma grand-mère, enfant seule survivante de sa famille, elle fut vendue comme esclave dans un territoire occupé maintenant par Daesh. Le génocide arménien manque de preuve pour être reconnu, peu de témoignages, de photos... Je suis devenu photographe et reporter pour réunir les preuves des drames de mon siècle.

Vous avez rencontré les migrants, et vous montrez leur courage inouï.

Ils se sont endettés à un taux effrayant, ont laissé leurs enfants «en garantie». Otages des prêteurs, ils vivent dans la hantise de ce qui peut arriver à ceux-ci et dans l'impuissance à les aider. J'essaie de montrer ce qu'ils peuvent devenir, et non ce qu'ils sont obligés d'être. Pour survivre, ils prennent tous les risques et doivent renier tout ce qu'ils sont.



© AUGUSTIN DÉTIENNE/CAPA PICTURE



© DOC

Jusqu'à leur humanité parfois, ce qui ajoute de la souffrance à la souffrance...

Dans le roman, je les oblige à une solidarité qu'ils n'ont pas entre eux, du moins entre nationalités différentes, il n'y a pas de place pour l'autre, quand le seul choix possible, c'est lui ou vous. Pour rester en vie, il leur faut oublier les valeurs auxquelles ils croient, et oublier qui ils sont, d'où ils viennent. Pour nous, qui ne les voyons pas, ils sont comme ces biches le long des autoroutes, une présence qu'on aperçoit de temps en temps.

Vous mettez en évidence toute la filière de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'organisation des «spécificités régionales», si on ose dire, le transport, les passeports, la prostitution... On ne peut s'empêcher aujourd'hui de penser à l'ultime racket,

celui que le gouvernement danois notamment veut instaurer en confisquant les derniers biens.

Si j'avais inventé cela, on aurait dit que je forçais la fiction, preuve que le réel la dépasse. Mon roman se situe il y a vingt ans, au début du flux migratoire, à cette période charnière où tout se met en place: Schengen, les pêcheurs sans emploi qui se font passeurs, les mafias dans les pays de l'ex-bloc communiste, mais aussi la loi ressuscitée par Sarkozy, ce «délit de solidarité». Mon épouse et moi, aidions une famille moldave de sans-papiers et sommes allés nous signaler comme délinquants, contrevenants à cette loi.

Sarkozy, un nom d'origine hongroise...

Exactement. Qui de nous n'a pas d'origine étrangère? Le prix mondial du meilleur entrepreneur de l'année a été décerné à un patron français, Mohal Al-trad, né bédouin dans le désert syrien. Je crois, moi, que l'émigration est une richesse et que l'Europe, même deux fois plus pauvre, pourrait encore accueillir deux fois plus de migrants.

Votre roman démarre par le récit d'un Somalien qui quitte le pays pour sauver sa fille, triplement victime, de la violence religieuse, sexiste, mais aussi traditionnelle. Vous racontez l'insoutenable torture de l'excision et de l'infibulation exercée par des femmes sur les femmes...

C'est cela qui est incroyable. En Somalie je n'ai pas pu en parler avec les femmes, mais j'ai abordé le sujet avec quelques hommes qui baissaient les yeux, gênés par ces pratiques.

Votre regard ne juge pas, il cherche, au contraire, l'humanité de l'homme là où elle est à trouver, encore et toujours, par-delà l'abomination.

Vous savez, quand je couvrais la guerre en ex-Yougoslavie, je suis allé en Croatie, à deux heures de Paris. Je suis entré dans un village rasé et dans une maison vide, qui ressemblait à nos maisons. Il y avait, abandonnée sur la table du salon, une partie de Scrabble en cours. Des gens comme vous et moi avaient dû fuir, tout quitter, partir pour échouer où ils n'avaient pas choisi d'aller. Ce sont ces gens que nous voyons arriver, oubliant qu'ils sont partis de quelque part.

Miss reporter

TÉMOIGNAGE

«Dix jours dans un asile»

■ ■ ■ ■ □
Nellie Bly, Éd. du Sous-Sol, 128 pages, 14 euros

Nellie Bly (1864-1922) est une figure légendaire de la presse américaine. Engagée en 1887 par le «New York World» de Joseph Pulitzer, la jeune reporter se voit confier plusieurs missions d'infiltration. Les Éditions du Sous-Sol publient, sous un très joli design, la traduction inédite des récits de cette journaliste intrépide. La trilogie «Nellie Bly» débute avec «10 jours dans un asile», où l'auteur raconte son expérience au sein de l'asile Blackwell's Island Hospital, à New York. Entre l'élaboration des stratagèmes pour se faire passer pour folle et la crainte de ne pas parvenir à sortir de l'établissement, la reporter livre les sévices infligés aux patientes. À travers son style simple et direct, sans sentimentalisme ni voyeurisme, Nellie nous fait vivre les injustices d'un système criminel dont elle fut témoin et victime. Son reportage aura d'ailleurs un tel écho qu'il permettra l'amélioration des méthodes de ces institutions. Une mission d'utilité publique à l'époque qui, aujourd'hui, se présente comme un témoignage de l'émergence du journalisme infiltré et de l'émancipation féminine. Le livre est complété par deux récits très courts de deux autres missions un peu moins «exigeantes». Deux autres ouvrages sont prévus respectivement en avril et octobre 2016: «Le tour du monde en 72 jours» (Nellie fut la première femme à réaliser ce voyage sans être accompagnée par un homme!) et «6 mois au Mexique».

M.N.

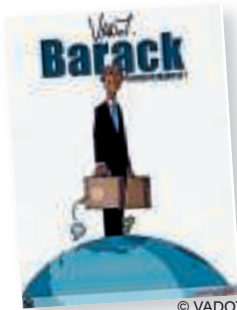


© EDITIONS DU SOUS-SOL

Nicolas Vadot finance son prochain recueil

HUMOUR

Après «Sept ans de bonheur», le dessinateur Nicolas Vadot remet le couvert et propose le financement, sur le site sandawe.com, de son prochain recueil, «Barack, tu nous manques!», qui sortira en novembre 2016, juste au moment de l'élection présidentielle américaine qui mettra fin aux années Obama. Celles-ci feront d'ailleurs l'objet d'un petit recueil hors commerce offert à chaque éditateur qui aura misé 100 euros ou plus dans le projet. Les mises sur le site commencent à partir de 10 euros, avec une édition numérique et le nom de l'éditateur dans l'album. Le livre sera une compilation des meilleurs dessins parus dans «L'Echo», «Le Vif/L'Express», «Politico»..., entre septembre 2015 et septembre 2016. Outre l'élection aux Etats-Unis, les dessins porteront sur les attentats de Paris, le «lockdown» bruxellois, la montée du FN, l'Euro 2016 de football, la crise des réfugiés... Le financement a été ouvert le 17 janvier dernier. En un mois, ce sont 9.370 euros, soit 36% du budget, qui ont été réunis auprès de 133 éditateurs. La clôture de la souscription est prévue le 17 juillet.



© VADOT

BD Les artistes comme des héros d'aventures

«Van Gogh», Michel Durand, Glénat, collection les Grands Peintres, 56 p., 14,5 EUR
■ ■ ■ ■ □



Une collection entière consacrée aux «grands peintres». Le pari est aussi risqué que galvaudé. Galvaudé parce que les rayons des musées et des librairies spécialisées sont déjà encombrés d'ouvrages sur le sujet. Risqué parce qu'aborder le thème en BD n'est pas à la portée du premier dessinateur venu. Comment rendre le style de Van Eyck, de Degas, de Bosch ou de Schiele sans les trahir. C'est pourtant le défi lancé par Glénat, depuis près d'un an, avec une grosse douzaine de titres déjà publiés sur une trentaine prévus. Rien de moins.

Dernier en date: Van Gogh sous le crayon de Michel Durand. Certes, tous les auteurs n'ont pas été aussi loin dans le mimétisme avec l'artiste «biographé». Durand n'hésite pas à transformer, à torturer son style pour le rapprocher de celui des plus belles toiles de Van Gogh. Pas «à la manière de», ni de travail de copiste, mais une inspiration très claire des courbes, des couleurs, pour retranscrire la folie du peintre plus que son style. Et cela fonctionne. Si certaines prises de vue donnent un peu le tournis, tant les proportions sont déformées (avec l'impression de se trouver en permanence dans le tableau de la chambre de Van Gogh à Arles), certaines cases parviennent à faire passer la vision que l'artiste devait avoir de son entourage. Durand assume ce style et cela ne manque pas



© DOC

d'intérêt. Tous les auteurs n'ont cependant pas été aussi loin. Et ce n'était d'ailleurs pas dans le cahier de charges de la collection, ce qui aurait pu être fastidieux. «Aucune contrainte, si ce n'est que de s'inspirer de la vie du peintre», commente Dimitri Joanidès, directeur de la collection et scénariste de certains albums.

«Il y a une tendance à déclinier l'art en BD, mais il y a aussi une bonne réception du public sur ce type d'albums qui trouvent un public nouveau, qui n'est pas nécessairement bédéphile», constate Joanidès.

Glénat, avec le soutien et le concours de Musées nationaux français, a déterminé une liste de 80 artistes, dont les noms reviennent le plus souvent auprès du public. Les auteurs, scénaristes et des-

sinateurs pressentis ont choisi, dans cette liste, les peintres à mettre en scène. «L'objectif est de montrer une grande diversité et la richesse graphique, grâce à des styles très différents. Mais les univers doivent rester assez cohérents. Sur Van Eyck (dessin de Dominique He), on a une ligne très claire, assez classique, alors que sur Goya, la couleur prédomine dans un album très pictural en camaïeu. Toulouse-Lautrec est traité à la manière franco-belge, très 'gros nez'...»

Même s'il doit respecter l'univers graphique du peintre, l'auteur n'est en rien obligé de se limiter à une biographie. «Au contraire. Chaque album doit être reçu comme une fiction. Une libre interprétation de la vie du peintre, comme dans Van Gogh, ou une mise en scène complète. On reste sur une base réelle et généralement à partir d'une œuvre majeure du peintre. Mais pour le reste... vogue la galère», poursuit Joanidès.

Dans le cas de Van Eyck, Joanidès se plaît à montrer le côté mercantile et pragmatique du peintre de l'Agneau Mystique; dans Van Gogh, Marchand s'attarde sur la jalousie entre Vincent et Théo, poussant la thèse le plus loin.

Il y a donc des partis pris qui font tout l'intérêt de la collection, qui surprendra peut-être les visiteurs de musées, mais ravira les esprits libres qui cherchent une autre approche de l'œuvre.

LOF